

Chroniques du 3ème âge

Jean-Paul Leclercq

« La perspective certaine de la mort pourrait mêler à la vie une goutte délicieuse et parfumée d'insouciance - mais, âmes bizarres d'apothicaires, vous avez fait de cette goutte un poison infect, qui rend répugnante la vie toute entière. »
Friedrich Nietzsche

La mère

Il était rentré là un peu par hasard. Non pas qu'il eut vraiment pesé le pour et le contre, convaincu que l'enfer et le paradis sont une seule et même chose, qu'ils sont partout et que tout séjour dans un coin de l'un se paie inéluctablement d'une villégiature dans un coin de l'autre. Equanime donc. Fastoche, quand il ne s'est encore rien passé, qu'on est au début de

l'histoire. Que rien ne permet encore de dire si, justement, on va commencer par rencontrer Saint Pierre ou Lucifer, ni lequel on va fréquenter le plus assidument.

Il s'était attendu à je ne sais quoi de peu engageant. Quelque chose en briques sales avec de petites fenêtres à châssis blancs alignées comme des cornettes de religieuses aux complies. Une sorte d'hôpital de la guerre de quatorze mâtiné de couvent, de relents de cierges rances et d'un substrat de vague odeur de latrines. L'endroit, heureusement, n'avait rien à voir avec cette caricature du home pour petits vieux qui émergeait de ses souvenirs d'enfance (à l'époque d'ailleurs, on appelait jouissivement ça un "asile" de vieillards). C'était tout le contraire. Un grand bâtiment de briques fraîches avec de grandes surfaces vitrées et, au rez-de-chaussée, une série de logettes qui délimitait de petits studios tout coquets. C'était cette offre là qui l'avait décidé.

N'empêche, il avait quelque réticence à s'arrêter sur le vaste parking, à ouvrir la portière de sa voiture. Un geste qu'à échéance, il savait désormais condamné. Il sentait ce que ce moment avait d'inéluctable et de sans retour. Tourner une page n'est rien sauf si l'on a l'impression de finir le livre et de devoir bientôt le refermer.

Or le livre avait été passionnant. N'allez pas croire que c'est là un soulagement, qu'une vie bien remplie, que l'absence de regrets, aident à en envisager sereinement la fin. Que non ! D'ailleurs qu'est ce qu'une vie bien remplie, sinon une vie qui a vu se succéder les hauts et les bas, les bonheurs et les drames et souvent même les drames succéder aux drames? Curieusement, a posteriori, les drames ne semblent pas tout à fait de mauvais souvenirs. Même eux distillent leur nostalgie. Tant il est vrai que ce sont eux qui ont fait fonctionner le scénario de l'aventure.

Bref, cette vie bien remplie, ça ne l'aidait pas le moins du monde à pousser la porte de verre qui séparait l'univers d'hier de celui de demain. Attendre est un supplice raffiné. Remettre à plus tard prolonge l'angoisse.

D'habitude, pour éviter ça, il pratique la fuite en avant. Même, il irait bien au devant de la chose. Il arriverait en avance. Ce qui, étrange retour des choses, le forcerait à attendre à nouveau.

Evidemment, il n'avait pas décidé ce chamboulement total de sa vie au hasard ni tout soudain.

Ce qui vraiment fait un peu accepter la fin, c'est une longue usure ; c'est que cette vie, il devient de plus en plus difficile de la bien remplir. Avec ses pannes

de plus en plus réitérées, le corps crie puce ; avec sa lucidité de plus en plus pointue, l'esprit ne s'en laisse plus compter ; avec l'accumulation des expériences, le champ des possibles se restreint. C'est l'ennui qui rend la fin acceptable, parfois même accueillie. C'est l'ennui de chez l'ennui qui, in fine, fait souhaiter la mort...

Pourtant, à ces sentiments variés et peu gratifiants, se mêlait quelque chose comme un soulagement, comme une satisfaction profonde. Il ne regrettait pas du tout de laisser derrière lui, pour de bon cette fois, ce monde de conflits, d'impitoyables injustices, de compétition imbécile, de course effrénée à l'avoir. Un monde où il était devenu incongru de tout simplement "être". Il lui tournait le dos avec mépris. Il avait l'impression de sortir de prison avec, comme l'aurait d'ailleurs tout aussi bien un ex-détenu, un peu d'anxiété devant l'inconnu.

Il se força donc à un pas. Puis à un autre. Puis encore. Ce faisant, il marchait. Et tout marchant, il arriva.

Il lui sembla pénétrer dans un entonnoir, être aspiré par un siphon. En franchissant ce goulot, Il laissait derrière lui l'infinité de l'espace potentiel, la multiplicité incalculable des choses. Sa vie se contractait, se trouvait à l'étroit aux épaules. Ce hall allait désormais marquer pour lui le point de non

retour, ou plutôt le début du retour à l'indifférencié que doit être, un jour, la mort. Pour s'y préparer, pour mûrir sa dissolution, Il allait entrer dans un lieu protégé ...mais toute protection n'est-elle pas enfermement ?

La naissance est-elle angoissée à l'égal de la perspective de la fin? L'alpha et l'oméga de la trouille verte, juste séparés par un laps de temps variable où la course au cul et à l'avoir fait oublier la terreur d'être au monde?

Bref, on imagine mal que vieillir c'est, peu à peu, se déshabiller, abandonner, l'un après l'autre et par couches successives, tous ces vêtements de prix qui ont fait l'objet de la quête folle des vivants. Que c'est s'approcher de plus en plus de la nudité totale de l'être. Pur. Terrifiant d'impuissance et de fragilité. Comme un nouveau né, justement, démuné en face du monde de tous les dangers, face à l'incroyable condition humaine et à la frousse existentielle qui l'accompagne. Sans même le secours de tout ce qui nous a servi à ne pas y penser, à masquer, à oublier: les drogues, le travail, les passions, la quête forcenée et avide de la propriété, des loisirs, du relationnel, du pouvoir, de l'amour, de l'amitié. Enfin, renoncement ultime, cesser de tenir à sa propre vie. Se détacher même de soi, de son ego, du fait même d'être, et ne pas le regretter.

Ca prend du temps de penser et il l'avait fait en marchant. Pour se situer, il jeta un regard circulaire qui s'arrêta sur un bureau de réception. On eût dit un hôtel. On eût dit seulement. Parce que, pour le reste...

Une accorte commère en tablier blanc émergeait de l'obscurité du fond d'un couloir comme un fantôme des brumes d'un marécage.

-Pierre-Henry Farman?

Fit-elle d'un ton neutre, comme si elle parlait à un ordinateur.

Il acquiesça.

-Je suis chargée de vous conduire dans la chambre d'attente.

Et elle le prit fermement par le biceps, le pilotant dans un dédale de couloirs dont, bien qu'il fut doté d'un sens de l'orientation hors du commun, il eut été fort en peine de faire le plan. Etonné, mi-subjugué, mi-inquiet, il la suivit sans mot dire. En passant le seuil, il avait déjà capitulé, abandonné ego et volonté propre, accepté l'idée que d'acteur il allait devenir sujet. Elle le propulsa plus qu'elle ne l'introduisit dans une vaste pièce claire, une alvéole fermée par une immense baie vitrée. Il pensa à un terrarium. Se sentit hamster.

La pièce était meublée avec goût mais simplicité. Anonyme, simplement, comme une chambre d'hôtel. Tout à coup, et tandis qu'elle refermait la porte

derrière lui, l'incongruité de l'expression l'interpella: "chambre d'attente" ? Pourquoi pas "salle" comme l'eut voulu l'usage? Et puis d'ailleurs pour attendre quoi? Il avait bien spécifié pourtant qu'il désirait un de ces petits studios en rez-de-chaussée de la façade. Or, la vue extérieure lui montrait d'évidence qu'il était à l'étage. Il remarqua le lit qui s'appuyait à un mur: un lit de deux personnes. Cela ajouta à sa perplexité. L' "attente", de toute évidence, était prévue pour durer, mais cela n'expliquait pas la largeur de la couche !

Il y avait belle lurette qu'il savait identifier et pousser de côté les questions inutiles parce que sans réponse générées par les gambades du mental en dehors de l'évidence du constat de l'instant présent. Belle lurette qu'il savait que la question in fine la plus vaine de toute, celle pour laquelle le mental humain est le plus mal configuré, était : « pourquoi ? ». Il s'attacha donc derechef au « comment ? ». Que faire, là, maintenant et tout de suite ?

Le lit n'avait pas bougé. Il lui tendait sa mousse de polyéthylène. Il s'assit. Regarda autour de lui. Table, chaise, fauteuil, armoire, placard, douche-toilettes entrevues par une porte entrebâillée. Rien que de très « normal ». D'où lui venait alors cette impression de décalage, ce sentiment que quelque chose ne se déroulait pas selon ses prévisions ?...Il dut faire un effort pour réfléchir. Depuis qu'il avait volontairement

abdiqué toute volonté propre, sa cervelle s'engourdissait un peu, se mouvait dans le réel comme dans de l'ouate. Un détail finit par l'intriguer parce que si contradictoire avec le lit à deux places : il n'y avait qu'un fauteuil. Comme si personne n'était jamais censé lui rendre visite. Il était seul au monde, bien sûr ! Mais qui pouvait ici le savoir ?

Encore une question sans réponse. Plutôt que de se les poser à l'infini, il se leva, tira les rideaux, s'allongea et entreprit de faire un somme.

C'est le bruit que la porte fit en s'ouvrant qui le réveilla. Le temps d'émerger et il reconnut la ferme femelle qui l'avait amené là. Elle se tourna vers lui et, sans autre préambule, lui lâcha :

-Ca va ?

De surprise, il se dressa sur sa couche et, stupéfait, la dévisagea. Il lui sembla surprendre -Oh ! Une fraction de seconde- un sourire engageant.

Rêvait-il ou ses neurones commençaient-ils, en se raréfiant, à lui jouer des tours? Il la fixa encore. Le masque semblait à nouveau impassible.

Elle trimballait un plateau repas qu'elle posa sur la table de nuit.

La voix tomba aussi neutre et professionnelle que le geste :

- Bon appétit !

Puis elle le regarda enfin à son tour. Le toisa. On eut pu dire le jaugea. L'examen dut la satisfaire puisqu'elle lui sourit, franchement cette fois et ajouta:
- Ca ira tout seul, vous verrez !

Et sur cette sentence énigmatique, elle passa la porte et la referma soigneusement derrière elle.

Perplexité ! Tout était parfaitement explicable et pourtant il ressentait comme un malaise. Il s'attendait bien à cette impression que les choses lui échapperaient mais pas à cette légère distorsion du réel qui rendait les choses de moins en moins palpables.

La fenêtre lui parut un dérivatif tout à fait convenient. La lumière s'était faite étrange. Elle l'intriguait. Elle frappait à l'horizontale à travers un bouquet de rayons émeraude diffusés par la mousseline des rideaux. Il les écarta d'un revers de la main. L'extérieur, par sa banalité fonctionnelle de "banlieue verte", valait bien l'intérieur, n'eut été cette lumière rasante filtrant de dessous de gros nuages gris et qui enrobait les choses d'étrangeté. Comme celle d'une autre planète dans un vieux film de science fiction.

-Il n'y a que dans le Nord qu'on a droit à de pareilles lumières !

Il avait soliloqué, comme si souvent ! A qui aurait-il dit ça? Lui dont la vie sociale avait été riche, il avait glissé peu à peu dans la solitude la plus absolue sans même s'en rendre compte. Les autres étaient

tombés peu à peu à ses côtés, comme à Verdun, le laissant dernier vivant de sa promotion.

Il prit conscience du fait qu'en imagination, il avait adressé sa phrase à la femme qui venait de le quitter.

Il réexamina encore la "Chambre d'attente". Attendre quoi? Et quoi faire en attendant? Il laissa retomber la mousseline, soupira. Il n'attendait plus rien. Comment remplir le vide? Dans un grand élan de détachement, il n'avait même pas emporté un bouquin !

Une émotion lui sauta à la gorge : la peur, soudain, d'être enfermé. Il fonça sur la porte...qui s'ouvrit docilement. Fit trois pas dans le couloir. Où allait-il? Pas à sa voiture. Il eut fallu tout recommencer. Il hésita. Nulle curiosité non plus ne le poussait à explorer les lieux. Il découvrirait toujours assez tôt la compagnie des zombies indigènes.

Au moment où il se décidait à faire volte face et à rentrer dans sa tanière, à nouveau un pas sonna ferme dans le couloir. Celui de celle qu'il lui fallait bien appeler « infirmière » parce que « aide soignante » ça fait second couteau tandis qu'« infirmière » ça évoque le dévouement, le sourire, une forme de tendresse, un peu d'humanité. Il lui décocha donc un regard charmeur. Un de ceux qui ne lui avait plus servi depuis belle lurette mais dont il

connaissait parfaitement le pouvoir sur la gent féminine. Elle le lui restitua, au féminin. Il ne s'y attendait pas. Vraiment pas. Désarçonnant ! Une infirmière ça peut être charmant mais c'est une pro. Alors ce regard..... ! Sa libido s'était barrée il y longtemps avec ses dernières amours, mortes de s'être usées jusqu'à la corde. Elle était partie en quenouille avec cette fameuse andropause dont on lui avait bassiné les oreilles. S'était d'ailleurs barré en même temps un bon bout de son intérêt pour les choses. Et voilà qu'une impression quasi oubliée lui titillait le besoin de séduire même si, sous la ceinture, tout restait imperturbablement serein.

-Je vous apportais vos pilules, monsieur.

Etrangement, elle avait dit ça avec une suavité de mangue mûre... tout à fait hors de contexte !

Il y avait vraiment quelque chose qui clochait, quelque chose d'anachronique, quelque chose qui s'adressait à son moi le plus profond, celui que les gens ne voient plus tant il a disparu aux regards sous le couvert de la décrépitude du corps. Ce moi toujours jeune qu'il avait fini par ne plus oser montrer.

Pour ne pas être incongru, pour ne pas être en décalage, il avait fini par accepter de ne plus être lui mais « un vieux ». Et voilà qu'elle, qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam, se mettait à parler

quasi sensuellement au bonhomme intérieur et intemporel qui l'habitait !

-Vous n'avez pas mangé ?

Le ton était redevenu normal. Il jeta un regard vers le plateau seulâtre sur la table. C'est vrai ! Il n'y avait même pas pensé !

-Pas faim !

Lâcha-t-il.

-Si vous ne mangez pas, vous ne pourrez pas prendre votre pilule, monsieur !... Et ça va compliquer les choses ! Elle avait l'air si désappointé qu'il sentit le besoin d'ajouter :

-Tout à l'heure... je mangerai tout à l'heure...

-Cela va refroidir ! Et, vous savez... la viande froide...

L'âge le rendait-il parano ou, l'insecurité qui le tenait depuis qu'il était entré dans cette chambre lui faussait-elle la perception? Toujours est-il qu'il lui sembla voir là quelque allusion à ce qu'il savait sans vouloir se le formuler: il ne sortirait de cette dernière étape que les pieds devant.

Elle se retira en l'encourageant :

- Je repasserai dans une demi-heure. Tâchez d'avoir mangé et pris vos pilules. La rose et puis surtout (elle appuya sur les mots) ...la bleue !

Il n'avait vu aucun médecin. La pilule rose pour le cœur lui était familière, mais d'où diable sortait la bleue?

Il savait bien que depuis qu'il s'était en quelque sorte remis en des mains étrangères, beaucoup de choses allaient échapper à son contrôle... mais de là à ingérer des pilules sans ordonnance !

Un peu d'agacement.

Il les avala comme on se débarrasse d'une corvée.

Et puis c'était quoi, cette bouffe ? Il n'avait même pas regardé, convaincu de se trouver obligé d'ingérer cette gastronomie au goût de carton mâché, qui fait la fierté de tous les trois étoiles filantes des cuisines collectives.

Il y avait là un plateau ordinaire mais couvert de plusieurs demi sphères métalliques et miroitantes. On eut dit la présentation luxueuse des plats dans quelque grand restaurant. Il en tombait sur le cul ! A plus forte raison quand il aperçut la mini bouteille de Moët et Chandon qui garnissait le tout !

Avec un reste de méfiance, il souleva l'un des couvercles en argent et sa stupéfaction se mua en ravissement . Ravissement répété !

Couvercle après couvercle,se révélèrent:

- Un petit plat de peau de canard laqué à la pékinoise
- Un potage aux asperges et au crabe
- Une caille aux cinq épices
- Un peu de riz cantonnais

-Du porc à la façon du Szeu-Tchouan

...S'il avait su !!!

Dire que l'autre là allait se radiner dans moins d'une demie heure !!!

Il ne se demanda pas comment « on » avait deviné son goût pour la cuisine chinoise. Il y avait urgence et Il répugnait à déguster vite. Il détestait aussi et plus que tout ce bout de plastique qui lui masquait le palais ! S'il lui permettait de mâcher les aliments, il l'empêchait par contre de percevoir le subtil mélange des arômes. Se sachant seul, il ota donc son dentier et, avec les crocs usés qui lui restaient se mit illico en devoir de plaisir.

La porte de la chambre s'ouvrit sur le soupir d'aise qui ponctuait les agapes.

-Faites comme chez vous, ne put-il s'empêcher de lâcher. Trouvant irritant mais non pas étonnant qu'elle n'eut même pas frappé et l'eut surpris édenté.

-Mais, je suis chez moi ! Répondit « l'autre ».

Et elle poursuivit :

-Tu devrais t'allonger sur le lit.

« Tu » ? Il sentit foutre le camp ce qu'il lui restait de liberté et d'autonomie. Le ton avait été sans réplique ! On le traitait comme un enfant, comme un bébé !

En venant là, il était entré en dépendance. Il le savait ! Il fit un effort, musela la rage qui lui montait et s'exécuta.

Elle tira une chaise à son chevet et lui prit la main, qu'elle se mit à caresser doucement tout en se penchant vers lui.

Elle avait déboutonné le haut de sa blouse et il plongea presque du nez sur la ligne de naissance des seins . Elle les avait, ma foi, bien fournis et il en émanait un parfum entêtant. Quelque chose de fruité et de floral à la fois, quelque chose qui au lieu de prendre aux narines prenait au ventre, ressuscitait une gourmandise, puis descendait jusqu'au bas-ventre où elle réveillait des sensations oubliées, initiait une turgescence inattendue, un désir remonté des catacombes.

Elle y glissait d'ailleurs déjà la main.

Stupéfié, il se laissait faire. D'ailleurs, il perdait les pédales. Son contrôle sur lui-même fondait. Il se sentait entraîné par un maelström et, comme dans un vertige, il s'acrochait pour garder ses repaires, pour rester conscient. Mais il glissait inéluctablement. Ses idées s'embrouillaient.

Sa miraculeuse érection était à présent complète. Sa dernière pensée, son dernier sourire, fugitif et amusé fut pour la pilule bleue « On » l'avait bien eu !

Elle s'empala sur lui et se mit à bouger d'arrière en avant, d'avant en arrière. Il n'était plus que la

sensation, tout entier situé en elle, comme si toute sa vie, comme si tout ce qui lui restait de conscience s'était réfugié dans le bout de sa verge. Fors celle-ci, il ne sentait plus ni bras, ni jambe ni aucune autre partie de lui. Le cœur pourtant... le cœur qui s'emballait, qui tapait de plus en plus fort. Il n'était plus que cette pompe alimentant le plaisir qui se concentrait sur une ligne tracée du sexe vers le milieu de sa poitrine. Il se sentait rétrécir. S'effondrer en lui-même. Il implosait.

Elle accéléra les mouvements du bassin. Le cœur suivit. L'air lui manquait. Un voile rouge lui occulta le regard. Il fut repris par le maelström, il se sentait aspiré vers le fond de ce tourbillon. Il ne respirait plus qu'à peine, il glissait, le cœur battait la chamade. Il crut encore entendre un bruit de succion.

Puis ce fut le néant.

Elle se releva du lit où désormais il n'y avait plus personne.

Elle en retendit soigneusement les draps.

Elle réajusta sa tenue.

Elle sortit d'une poche un bloc-note, l'ouvrit, y cocha une case à côté d'un numéro et de la mention : « Farman ».

Puis elle sortit.